

## Chapitre VII

(...) A1. ... au Seigneur Christ. Bénéfique... à moins qu'il ne surpasse les Juifs en insensibilité, les Ninivites en iniquité et les Pharisiens en aveuglement. Ils discernaient parfaitement les bienfaits du jeûne, bien qu'ils fussent aveugles sur d'autres points, car, jeûnant deux fois le jour du sabbat (Luc 18,12), c'est-à-dire en semaine, ils affichaient un air abattu et accomplissaient ainsi une bonne action en vain, par soif de gloire... Car, bien sûr, rivaliser de démonstrations de choses aussi communément admises est à la fois naïf et de mauvais goût.

A2. Mais si quelqu'un est assez curieux, ou plutôt assez insensible, pour douter même des évidences, qu'il goûte au pouvoir guérisseur du jeûne et à ses bienfaits, à l'instar de ceux qui testent un antidote. Car ils en testent l'efficacité sur des animaux sur lesquels ils ont déjà testé un poison; et s'il a un effet néfaste, affaiblissant immédiatement les effets du poison et ramenant à la vie les animaux empoisonnés, alors ils osent affirmer que leur remède est hautement efficace et bénéfique. 6 Vous donc, qui ne remarquez même pas ce qui est évident pour le pharisien aveugle, et qui êtes incapables d'assimiler de l'Évangile ce que le Ninivite a appris de la nature, voyez si le jeûne est un tel antidote. Inutile de vous demander si le jeûne a été bénéfique à Moïse, Élie, Élisée, Job ou Paul : car ces hommes, n'ayant pas été empoisonnés, n'avaient qu'un léger besoin d'un tel antidote, et son effet ne peut donc être pleinement observé dans leur exemple. Mais prenez l'exemple de ces Ninivites, en qui le Malin s'est jeté... et a répandu toutes sortes de «potions maléfiques» de sorte qu'ils gisaient tous empoisonnés, épuisés et respirant à peine... Mais dès que l'antidote du jeûne a fait effet, ils... Voyez comment... affaiblit le serpent mortel...

A3. Voici un autre aspect étonnant du pouvoir du jeûne : si un antidote contre les maux physiques, administré au mauvais moment ou en quantité insuffisante, est incapable d'enrayer l'effet destructeur du poison ou de le contrer, alors le jeûne des Ninivites, malgré sa brièveté (il ne dura que trois jours), triompha des ravages causés par des vices profondément enracinés et variés. Voilà un remède véritablement efficace et divin ! Je donnerai un autre exemple des bienfaits du jeûne : le Christ, comme Isaïe l'avait prophétisé, ne commit aucun péché, et aucun mensonge ne se trouva dans sa bouche (Is 53,9). Salomon, en revanche, ne put comprendre la conduite du serpent sur le rocher (Pro 30,19), c'est-à-dire les traces du péché en Christ. Ainsi, le Roi des armées, étant sans péché, n'eut besoin ni de l'antidote du jeûne ni de son aide. Pourtant, Lui, le Soleil de Justice, conduit par l'Esprit au désert pour être tenté par le diable (Mt 4,1), a utilisé le jeûne comme une arme de lumière, repoussant l'assaut des ténèbres, afin que vous puissiez connaître la puissance du jeûne. Si la vraie Lumière a eu besoin du jeûne pour nous, combien plus avons-nous besoin de son rayonnement ?

A4. Mais je pense qu'il est inutile de souligner ou de prouver davantage qu'aucun remède ne peut égaler la valeur du jeûne. Il est cependant nécessaire d'expliquer comment l'utiliser, de peur qu'une chose aussi précieuse ne soit rendue inutile par un usage inapproprié, là où elle est nécessaire et à de mauvaises fins. Qui peut enseigner cela sinon Celui qui a inventé toutes les ruses (Bar 3,37) et nous a transmis d'autres vertus, et qui, s'étant distingué, entre autres, par le jeûne, a montré le contraire : d'abord, parce qu'il a lui-même jeûné quarante jours et

quarante nuits, se retirant et priant dans le désert; ensuite, parce qu'il a donné cet enseignement : «Ne soyez pas comme les hypocrites, avec un visage triste, mais lavez-vous le visage et oignez-vous la tête» (Mt 6,16-17)... Et apprenons ce qu'il dit, établissant des règles immuables par ses paroles et ses actes.

A5. Et tout d'abord... nous apprenons la durée du jeûne. Il ne l'étendit pas au-delà de ce qu'il avait prévu, mais le limita à quarante jours : la période initialement fixée par Moïse et qu'Élie observa plus tard. Et puisqu'il ne chercha pas lui-même à dépasser cette limite, il l'interdit naturellement. Il serait présomptueux, voire insensé, de vouloir surpasser Dieu ou les hommes pieux. Quant à ceux qui respectent ces limites, il laissa à chacun le soin de mesurer son désir et sa capacité.

A6. Car le Christ n'impose pas de fardeau à ceux qui ne veulent pas ou ne peuvent pas. Sans aucun doute, Daniel, qui jeûna pendant trois semaines, se conforma à Moïse et à Élie quant à la durée de son jeûne, mais il ne perdit pas sa récompense pour avoir été en retard sur les autres ou pour avoir enfreint les règles établies. Lui aussi fut jugé digne de visions et de révélations divines, car le jeûne ne l'empêcha pas de lever les yeux vers le ciel. Jeûnons donc, sinon pendant des semaines entières, du moins pendant une semaine ou une demi-semaine, comme le firent les Ninivites. Et si nous nous montrons plus faibles qu'eux, mangeons chaque jour, mais seulement avec abstinence et après le coucher du soleil, de peur que le soleil, encore au-dessus de la terre et observant ceux qui mangent, ne nous condamne pour notre grande intempérance.

A7. Manger une seule fois par jour n'est pas jeûner ; mais même cela, si nous mangeons à la toute dernière heure et avec la plus grande retenue, peut s'inscrire dans l'isthme étroit qui mène à l'abstinence totale de nourriture. Ainsi, par exemple, celui qui rompt le jeûne un jour sur deux ou tous les deux jours pour s'assurer d'être rassasié pour le lendemain sera considéré comme un compagnon de celui qui s'abstient de manger quotidiennement, bien que, bien sûr, ils parcourent des distances plus longues. Pour celui qui mange un jour sur deux ou tous les deux jours... je pense, encore plus que celui qui mange quotidiennement. Alors, mangeons soit quotidiennement, soit tous les deux, trois ou quatre jours, mais avec abstinence, et cessons d'avoir faim de nourriture, afin de rejoindre les rangs de ceux qui jeûnent véritablement avec le Christ. Bien sûr, cela exige d'observer les autres commandements du Maître, à savoir ne pas afficher un air abattu et ne pas révéler le grand secret du jeûne par une négligence manifeste du visage ou une maussade hypocrite, afin qu'une apparence sombre communique sans ambiguïté le jeûne, comme c'est le cas. De même qu'autrefois, l'absence de sourire était un signe distinctif des initiés aux mystères de Trophonius. Au contraire, ils devaient afficher l'apparence la plus rayonnante possible, la tête ointe et le visage pur, et par tout cela, comme par un voile, dissimuler le jeûne au sein du sanctuaire de leur corps.

A8. Car ceux qui souhaitaient atteindre la chambre haute du jeûne devaient donner de la clarté à leur visage et la préserver au plus profond de leur âme, pure et immaculée, à l'image d'une noble vierge, fille immortelle de Dieu, qu'il n'est pas permis d'exposer à la foule ni de livrer au jugement mortel et corruptible du public, comme si elle était esclave d'une gloire vaine. Car Dieu a voulu que Lui seul puisse contempler cette acquisition merveilleuse et la récompenser de couronnes d'une pureté absolue. Sachant cela, même les plus fervents adeptes du jeûne, à savoir

Moïse et Élie, le cachèrent dans les montagnes, comme dans l'ancre secret d'une jeune fille. Et Jésus lui-même, qui expliqua et révéla hardiment d'autres choses au monde, parla du jeûne solitaire, retiré dans le désert. Il désire que nous pratiquions le jeûne de la même manière ; mais comme nous, habitués à vivre dans les villes, n'avons pas l'occasion d'errer dans les villes et les déserts où le jeûne pourrait être caché, de peur qu'en devenant l'objet de nombreux regards, il ne soit déshonoré ou endommagé, [le Seigneur] nous offre une autre voie pour jeûner incognito, comme si nous étions aux confins du monde habité. Il s'agit d'afficher des visages radieux et des têtes ointes, d'embellir notre apparence, de laver la suie qui trahirait notre intention et ainsi, autant que possible, de dissimuler notre jeûne, à l'instar du beau Joseph qui, après s'être lavé le visage et être parti (Gen 43,31), cacha les larmes qui lui montèrent aux yeux en reconnaissant ses frères. De même, nous aussi, peut-être justement en proie à la contrition et aux larmes à cause du jeûne, nous laverons nos visages et rendrons ainsi notre jeûne imperceptible. Après tout, le désespoir et la tristesse sont le masque de ceux qui feignent de jeûner; ils font des démonstrations théâtrales pendant une représentation dramatique et, comme s'ils cherchaient à impressionner les spectateurs du théâtre, ils exigent d'eux une gloire vaine et des louanges éphémères.

A9. Le jeûne est une chose sublime ; ne le jouons pas comme sur une scène, ne le contemplons pas comme au théâtre, et ne l'exhibons pas en procession, à la manière des prostituées. Car, de même qu'une prostituée, recourant à l'onguent et au khôl, dissimule son visage, celui qui fronce les sourcils, se serre la ceinture et s'entoure d'une aura de tristesse dénature le jeûne. Et celui qui jeûne en feignant la tristesse et en affichant ostensiblement un air sombre souille son visage autant qu'une prostituée le déshonore avec de faux bijoux pour attirer les regards. Peut-être aurait-il été opportun pour lui d'entendre, en temps voulu : «Tu as un visage de prostituée, n'en aurais-tu pas honte ?» (Jér 3,3). Ce sont là, comme nous le savons, les rides et les taches du jeûne des hypocrites, usées par les jours (Dan 13,52) et corrompues. Quant au jeûne de l'Évangile, rayonnant de la grâce du Christ, toute sa gloire, à l'image de celle d'une fille de roi, réside au fond de soi. Pourtant, ses aspects extérieurs, visibles à l'œil nu, n'en sont pas moins gracieux et attrayants : un visage purifié de toute hypocrisie, une tête ointe de l'huile de la joie (Ps 45,8). Tel est l'enseignement du Seigneur sur le jeûne; telles sont les leçons de l'Église.

A10. À cela s'ajoute le point suivant : pendant le jeûne, il faut aussi prier, puis faire l'aumône. Car l'aumône, la prière et le jeûne sont trois vertus, trois sœurs indissociables. Toutes sont irréprochables et incorruptibles; toutes, comme il sied aux vierges, sont gardées secrètes. Car de même que nous apprenons à ne pas afficher notre jeûne en public, de même nous apprenons à ne pas faire l'aumône en public, et nous apprenons à prier en secret. Toutes ces vertus, selon le Christ, sont vierges et préfèrent rester cachées autant que possible, contrairement à celles qui caractérisent les hypocrites. Non seulement ils se moquaient du jeûne en adoptant une mine renfrognée, mais ils agissaient de même avec l'aumône, sonnait de la trompette devant eux dans les synagogues et dans les rues (Mt 6,2), et avec la prière, s'étant habitués à s'arrêter et à prier aux coins des rues (Mt 6,5). Selon le Christ, le jeûne est exempt de morosité, l'aumône ne sonne pas de la trompette devant elle, et la prière est désintéressée. Là où ces trois vertus sont unies, elles forment un lien véritablement indissoluble qui ne se rompt pas

facilement (Ec 4,12). Et peut-être ces trois vertus sont-elles à l'opposé des trois filles de la sangsue. Car il est dit : «La sangsue a trois filles, aimées d'elle, et toutes trois ne sont jamais rassasiées» (Pro 30,15). Un sage qualifierait cette chair assoiffée de sang de sang, et ses trois filles sont, je crois, la gourmandise, la luxure et l'attachement aux richesses.

A11. Car le jeûne, la prière et l'aumône, vertus opposées à ces dernières, contraignent ceux qui ne connaissent pas la satiété à modérer leur avidité, voire à y mettre un terme. Le jeûne apaise les ardeurs du ventre; la prière, en incitant l'âme à tendre vers Dieu et à éprouver de l'amour envers Lui, empêche de se prosterner et de rechercher les biens terrestres, car, en imaginant les beautés célestes, elle reflète l'amour par l'amour : l'amour passionné par l'amour pur, l'amour vulgaire par l'amour divin. L'aumône, en revanche, en freinant l'amour insatiable des richesses, conduit à l'inverse : au don pour Dieu. Le Seigneur n'a-t-il pas dit au jeune homme riche : «Va, vends ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres» (Mt 19,21), afin de présenter le seul remède efficace contre la soif insatiable de richesses : acquérir pour Dieu et donner aux pauvres ?

A12. C'est ainsi que ces trois filles de l'Esprit triomphent des trois filles de la sangsue de Salomon – c'est-à-dire, comme il a été dit, la chair assoiffée de sang – en la privant de la capacité d'engendrer une telle descendance malfaisante. Mais elles rendent l'âme féconde. Car, comme il est dit : «De même que notre être extérieur se détériore, notre être intérieur se renouvelle» (II Cor 4,16). Ne séparons donc pas cette triple union des vertus, mais, jeûnant et priant, et, après avoir prié, faisons l'aumône.

A13. Mais puisque chaque membre de cette congrégation a sa propre occupation qui lui permet de gagner sa vie – l'un laboure péniblement la terre, l'autre gagne son pain quotidien, généralement maigre, sec et pétri dans une sueur chaude –, je suppose que vous ne ferez certainement pas preuve de zèle pour ces trois vertus non plus. Peut-être que la plupart d'entre vous grommèleront en vous-mêmes quelque chose comme ceci : «Que signifient ces paroles pour nous, Maître ? Tout cela, comme on dit, n'a rien à faire ici». Nous sommes pauvres, contraints de nous nourrir par le labeur de nos mains, en peinant à l'artisanat ou à la terre, et, au prix d'une sueur abondante, nous nous contentons à peine d'un morceau de pain par jour. Nous avons seulement entendu parler du luxe, mais nous ne savons même pas ce que c'est, car nous nous satisfaisons le plus souvent de galettes grossières, et encore, à base d'orge. Nous ne touchons ni à la viande ni au poisson pendant de longues saisons, et si nous diversifions parfois notre table avec des légumes sauvages, de la soupe ou du fromage, alors nous nous sentons au comble du bonheur. Nous n'apprécions l'odeur du vin, aigre et dilué, que de temps à autre, comme s'il était parfumé. Ainsi, tout au long de notre vie, nous mangeons beaucoup plus modestement et mal que les riches s'imposent des régimes stricts, même pendant les périodes d'abstinence. Comment donc pouvons-nous surpasser cette discipline, ou, même si nous le voulions, comment la supporter ? Nous sommes occupés chaque jour, du matin au soir, par les travaux nécessaires; combien de temps nos membres épuisés tiendront-ils si, honteux de jeûner, nous ne les soutenons pas au moins d'une galette d'orge aux premières lueurs du jour ? Et quelle prière pouvons-nous formuler, si occupés ? Quelles aumônes pouvons-nous faire, alors que nous avons nous-mêmes besoin d'aide pour élever nos enfants ou marier nos filles malheureuses ? Et ce, malgré le

fait que les percepteurs d'impôts enregistrent méticuleusement nos dettes, sans parler des pertes occasionnelles que nous sommes parfois contraints de subir.

A14. Voilà ce que j'entends certains d'entre vous murmurer, invoquant la pauvreté et le dénuement comme excuse pour négliger le jeûne, la prière et l'aumône. Pourtant, ceux qui recourent à de telles excuses futiles sont facilement démasqués lorsqu'on montre qu'ils sont capables de jeûner, de prier et de faire l'aumône bien plus que les riches. Et tout d'abord, il convient de répondre à la question du jeûne. En effet, dites-moi, mon ami, n'êtes-vous pas en train de dire que vous ne pouvez pas jeûner parce que vous êtes habitué à une alimentation simple et sans raffinement ? Mais cela ne signifie-t-il pas que le jeûne devrait être facile pour vous ? Après tout, pour quelqu'un qui mange des mets délicieux et se fait plaisir, l'appel au jeûne pourrait effectivement être une épreuve, puisqu'il serait contraint de passer d'une nourriture luxueuse à son exact opposé. Le manque d'habitude est souvent source de confusion et de tristesse pour les débutants, mais lorsqu'un homme élevé dans des épreuves semblables au jeûne refuse soudainement de s'y soumettre, je ne sais s'il faut le traiter de moqueur ou de fou.

A15. Vous admettez ne vous nourrir que de pain plat, et pourtant vous prétendez ne pas pouvoir jeûner, alors que vous trouvez cela convenable pour ceux qui se gavent sans cesse ? Quelle absurdité ! C'est comme si vous, qui avez maintes fois exposé votre tête nue aux rayons du soleil et arborez les marques d'un bronzage intense, refusiez de prendre la faucille à la moisson précisément parce que vous êtes habitué à la chaleur du soleil, mais trouviez convenable que quelqu'un qui a passé sa vie entière à se cacher de cette chaleur à l'ombre moissonne, malgré son teint pâle et blafard ? Ou encore, si vous prétendiez ne pas pouvoir emprunter le chemin escarpé et accidenté parce que vous avez toujours marché, mais affirmiez au contraire que la montée serait facile et sans effort pour quelqu'un qui a toujours voyagé en charrette et n'est absolument pas habitué à marcher, puisqu'il n'a pas encore eu le temps de se fatiguer. Ou, pour le dire plus précisément, vous, debout aux portes de ce sanctuaire, hésiteriez à entrer et à vous prosterner devant le trône sacré parce que vous vous seriez levés tôt le matin pour gravir l'acropole sur laquelle il est bâti, mais vous diriez plutôt que quelqu'un qui dort encore et ronfle devrait entrer plus tôt.

A16. En effet, en quoi un tel jugement diffère-t-il de reconnaître que l'on est capable de survivre avec du pain et des légumes, mais incapable de jeûner ? Ainsi donc, pauvres mendiants, ne soyez pas rusés pour éviter le jeûne, mais puisque vous êtes habitués à l'abstinence, pratiquez-le. Évitez le repas du matin, prétextant un dur labeur, et ne vous permettez pas de vous abstenir de nourriture jusqu'au soir, de peur que, incapables d'endurer même le plus court jeûne possible, vous ne vous éloigniez complètement de ceux qui jeûnent. De même, ne négligez pas la prière sous prétexte que les affaires du monde vous distraient : car la prière est essentielle pour tout chrétien. C'est pourquoi, dans son épître, Paul nous exhorte à prier sans cesse : «Priez sans cesse» (I Th 5,17). Si nous sommes appelés à prier sans cesse, quelle grâce recevrons-nous si nous ne prions pas, même de temps à autre, même pendant le jeûne ? Priez donc avant d'entreprendre quoi que ce soit, soit en visitant les lieux de culte, soit en élevant les mains versées (I Tim 2,8).

A17. Et parfois, on peut prier même en travaillant. Car si la prière est un dialogue intérieur avec Dieu, une demande de bénédiction ou de pardon des péchés, alors même celui qui est courbé sur la terre peut, au mieux de ses capacités, élever son

esprit vers Dieu et transformer le labeur en une occasion de communion divine, en méditant sur la manière dont notre Créateur, Dieu, nous a destinés à une existence insouciant. Mais l'envie et l'oubli du commandement nous ont condamnés aux travaux terrestres, nous ont exposés aux épines, nous ont contraints à nous laver le visage à la sueur de notre front et, pire encore, ont prononcé la sentence de mort contre celui qui est né pour l'immortalité. Si vous vous tournez vers de telles pensées pendant que vous travaillez, alors, sans aucun doute, vous pleurerez en secret, vous gémirez profondément et vous prendrez conscience de nombreux péchés. Peut-être pleurerez-vous vos fautes et demanderez-vous pardon à Dieu. Alors, le fardeau même du travail ne sera plus un obstacle à la prière, mais un rappel de celle-ci et une raison de se souvenir de Dieu. Peut-être cela accomplira-t-il aussi l'exhortation de l'apôtre : «Priez sans cesse», car, avec cette nouvelle compréhension, cela sera source de nombreuses difficultés.

A18. Ainsi, les excuses concernant le jeûne et la prière ont été réfutées : il reste à examiner s'il est facile pour ceux d'entre nous qui ont pour vocation de faire l'aumône. C'est pourquoi j'affirme qu'il n'est nullement difficile d'être bienveillant, pourvu que vous ne deveniez pas mesquins avec une richesse aussi vaste que l'aumône et que vous ne la limitiez pas aux dons d'or et d'argent. Quiconque agit ainsi restreint l'aumône à des limites étroites, la comprenant mal et n'en discernant pas l'essence. Car non seulement celui qui donne de l'argent, de l'or ou des vêtements précieux est miséricordieux, mais celui qui donne le plus ne l'est pas davantage. Même un petit donateur peut être très miséricordieux, tandis qu'un grand donateur peut ne pas l'être. Pour ce faire, il faut d'abord comparer ce qui est donné à la richesse de chacun, tout comme le Christ a déclaré que les deux pièces de la veuve valaient plus que les offrandes du riche, en ne considérant pas seulement les dons en eux-mêmes, mais aussi en les comparant à la richesse de ceux qui donnent. Ensuite, il faut considérer l'esprit avec lequel chacun donne : est-il compatissant, donne-t-il avec joie, de bon cœur et selon la volonté de Dieu, ou non ?

A19. Si telle est la miséricorde de Dieu, alors le miséricordieux peut accomplir son œuvre même par des gestes simples et accessibles, comme accueillir un étranger sous son toit, allumer un feu et lui offrir une boisson fraîche, donner à boire à celui qui a faim, guider une personne perdue, secourir un animal tombé dans un puits, ou, ayant trouvé un objet perdu, le signaler et le rendre à son propriétaire (cf. Dt 22,1-3). Même si le riche, par sa nature miséricordieuse, n'est pas tenu d'accomplir ces actes, il ressentira, voyant la souffrance d'autrui et pris de compassion, de la peine, des lamentations, des soupirs, peut-être même des larmes, et reconfortera le malheureux par des paroles de tristesse et de consolation. Ainsi, même sans pouvoir donner quoi que ce soit de ses propres biens, il répandra la compassion du plus profond de son âme, versant des larmes sincères pour son frère, larmes infiniment plus précieuses que tout argent. Car la compassion, même sans don, est louable; mais donner sans compassion n'a rien d'étonnant.

A20. C'est pourquoi le Seigneur Christ, envoyant les insensibles dans le feu éternel, dit : «J'avais faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'avais soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'étais étranger, et vous m'avez accueilli; j'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu; j'étais malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité» (Mt 25,42-43). Qui, même dans la plus grande misère, prétendrait en être

incapable ? Après tout, même sans argent, on peut donner un morceau de pain, un verre d'eau fraîche, à un étranger, à un malade ou à un prisonnier. Aussi, même celui qui presse le figuier des pagodes (Pro 23,31) se doit d'être généreux. Si l'aumône est si nécessaire aux plus pauvres, combien plus l'est-elle pour ceux qui possèdent suffisamment de richesses pour nourrir les affamés, vêtir les nus et secourir les nécessiteux. Ils refusent même de jeûner, habitués à manger constamment à leur faim, et n'ont aucun désir de prier, car la satiété, telle une mandragore soporifique, les plonge dans un sommeil profond jour et nuit, et ils ne recourent même pas à l'aumône pour leur salut.

A21. Homme ! Mais quel chemin du salut te reste-t-il si tu refuses d'emprunter le chemin rocailleux du jeûne, celui de la prière qui, grimpant abruptement, mène au ciel, ou celui de l'aumône, facile et le plus court ? Que le chemin du jeûne soit étroit et resserré (Mt 7,14), que peu l'empruntent ; que le chemin de la prière soit escarpé et difficile ; mais que diras-tu du chemin de l'aumône ? N'est-il pas large, paisible, insouciant, facile et sûr ? Ou se limite-t-il au seul don d'or, sans s'ouvrir largement à un morceau de pain, un verre, un morceau de sac, et à ceux qui partagent leur abri avec les nécessiteux, visitent les malades, les prisonniers, les consolent d'une parole, versent une larme de compassion ? Ô les richesses de l'aumône ! Avec quelle générosité elle se répand ! As-tu de l'or ou de l'argent ? Donne-les aux prisonniers, ou prête-les sans intérêt. Vous n'avez pas d'or, mais vous avez des fruits ? Apportez les prémices à celui qui donne les fruits. Car ce que vous donnez aux pauvres, vous l'offrez à Dieu, afin que ce que vous offrez devienne pour vous à la fois les prémices et la semence qui portera du fruit en abondance.

A22. Semons donc non seulement sur la terre, mais aussi parmi les pauvres, comme sur la bonne terre qui produit au centuple, afin qu'à la vraie moisson, nous récoltions avec plus d'assurance. Ce que nous semons sur cette terre, nous ne le récoltons pas toujours avec succès : car il arrive qu'une averse inonde les récoltes, ou que la sécheresse les ravage, ou qu'un ouragan les emporte, ou que l'ergot les détruise, ou que quelque autre calamité soudaine anéantisse les espoirs du cultivateur. Mais même en anticipant une récolte incertaine, nous ne semons pas dans les larmes, ni ne pleurons en répandant la semence ; au contraire, nous nous réjouissons, et plus nous semons, plus nous nous réjouissons, car celui qui laboure doit labourer avec espérance (I Cor 9,10). Ce qui est déposé au ciel, dit-on, grâce au secours des pauvres, ne souffre ni de la pluie ni du soleil, ne craint ni l'ergot ni le vent, car il n'y a jamais de mauvais temps là-bas.

A23. Qui est assez insensé pour semer de telles graines dans une telle terre et se lamenter, voire pleurer, au lieu de se réjouir de tenir entre ses mains des gerbes impérissables ? Car les gerbes ne sont pas comme les graines. L'agriculture selon Dieu est supérieure à la nature : considérez ce que nous recevons en échange : au lieu d'un pain dur jeté à l'affamé, de vin mousseux ou d'un verre d'eau fraîche donné à l'assoiffé, le véritable festin du Christ est promis, selon la parole : «Afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume» (Luc 22,30); au lieu des haillons misérables dont les nus peuvent couvrir leur honte, le vêtement de l'incorruptibilité éternelle; au lieu de visiter les malades et les prisonniers, l'accès à un jardin de luxe et un séjour sans entrave; au lieu d'une demeure de terre qui abrite les sans-abri, le royaume même du Christ, qui demeure dans les cieux.

A24. C'est pourquoi, si un mendiant s'approche de nous, ne le méprisons pas comme nous le ferions pour tout autre homme que nous rencontrons, mais honorons-le comme une image divine du Christ...

C1. ...imposé aux yeux, qui, même lavés, le seront avec grande difficulté et, je crois, ne retrouveront jamais leur éclat d'antan. Car il est difficile de laver les ténèbres gravées dans l'âme après l'illumination. Cela exige une confession sincère, exposant les actes honteux cachés (I Cor 4,2), de fréquentes flagellations et d'abondantes larmes. Cela requiert la contrition de l'esprit et un lit dur qui, rinçant et lessivant le corps humain comme un vêtement souillé, non sans douleur, le purifie de la souillure tenace. C'est de tels moyens, et de moyens encore plus grands, que se compose, à ma connaissance, le remède du repentir, car le vrai repentir n'est pas simple et monotone, mais complexe et composé, comme les meilleurs remèdes, composés de nombreuses herbes différentes.

C2. Mais nous savons tous que le repentir est nécessaire, et il est presque universellement admis que les pécheurs ne peuvent atteindre le salut que par le repentir. Cependant, tous ne savent pas comment se repentir, de même que tous s'accordent à dire que les malades ont besoin de soins, mais que la méthode de chaque guérison est connue de très peu d'experts en sciences médicales. C'est pourquoi je vais maintenant vous montrer les voies du repentir, car je ne suis pas totalement novice en la matière; j'ai appris du médecin commun, c'est-à-dire des saintes Écritures, et à cette connaissance véritable, j'ai ajouté l'expérience, ayant souvent moi-même utilisé ces remèdes.

C3. C'est pourquoi je dis : avant tout, il est nécessaire de s'efforcer de découvrir son péché et de le haïr. Car beaucoup de malades, étant insensibles, comme les aliénés, ignorent la gravité de leur état et, par conséquent, ne s'adressent pas à ceux qui pourraient les guérir, et parfois même tiennent des propos injustifiés, se causant ainsi des difficultés. Il faut donc se garder de se croire en bonne santé quand on est malade, et éviter ce double mal. Au contraire, il faut s'efforcer de découvrir ses péchés et de les haïr. Car si chacun de nous cherche en soi des défauts, il en trouvera sans aucun doute, puisque la parole de l'Écriture sainte n'est pas mensongère. Et si nous trouvons le péché, nous le haïrons assurément. Car l'homme, par nature, est attiré par le péché lorsqu'il se déguise en plaisir, et il l'envoûte; mais si le péché est purifié de sa sensualité honteuse, il n'inspirera que dégoût. Si nous en venons à haïr le péché, comment ne pas l'abandonner et nous détourner de ses voies pour embrasser son contraire : la colère vers la douceur, la calomnie vers la bienséance, la luxure vers la chasteté, la convoitise vers la justice, l'orgueil vers l'humilité, la gourmandise vers la maîtrise de soi – bref, d'un état misérable à un état plus vertueux et opposé ? Il convient alors d'appliquer le traitement approprié et de veiller à ne pas, comme le font certains médecins inexpérimentés, traiter un poumon alors que le foie est en cause, ou, en cas de blessure à la jambe, négliger une contusion à la jambe, qui, de ce fait, provoque également une douleur à l'aîne, au détriment d'une tumeur à l'œil ou à l'aîne. Pour éviter cela, il est indispensable d'expliquer la situation dès le départ, aussi brièvement et clairement que possible.

C4. Notre nature, ô auditeurs, n'est pas simple, mais diverse et complexe. Car notre corps est composé de nombreuses parties, et même l'âme est divisée en trois : l'une est colère, l'autre convoitise, et la troisième réfléchit. Chacune de ces

trois parties a sa santé et sa maladie, la santé étant son fonctionnement normal et la maladie son mauvais usage. Comment, par exemple, qualifier cela ? Un état sain de la faculté d'irritabilité se manifeste par une agitation contre le serpent, une haine profonde (Ps 139,21) envers les méchants, un zèle ardent pour Dieu et une défense courageuse de la piété. Car le fondement du courage réside dans une irritabilité justifiée. C'est là l'expression d'une faculté d'irritabilité bien employée, et ainsi, selon les paroles de David, on peut être en colère sans pécher (Ps 4,5). Voici le mal de la partie irritable et son abus : colère vaine et futile envers un frère, ressentiment ou haine envers celui qui a offensé autrui, coups et blessures, meurtres et effusion de sang fraternel. De plus, la faculté concupiscible demeure saine chez celui qui oriente tous ses désirs vers Dieu, qui aime la vie future et sa félicité, qui est attaché à la vertu. Mais celui qui n'aime pas cela, mais qui recherche l'argent, les biens matériels, la gloire et le plaisir, abuse du désir de l'âme, de sorte que cette partie de l'âme en devient malade. La vertu, ou le bon état de la dernière et troisième partie de l'âme, c'est-à-dire la faculté rationnelle, consiste à discerner ce qui est utile, à distinguer le meilleur du pire, à maîtriser la part irrationnelle de l'âme et à la perfectionner, en s'efforçant de comprendre l'existence. Ses passions, cependant, sont l'oubli, l'ignorance et la tromperie.

C5. Maintenant que nous avons délimité les parties de l'âme et expliqué la santé et la maladie de chacune, il reste à déterminer les remèdes applicables à chacune.

C6. Le premier remède, le plus efficace et le plus bénéfique pour toute maladie de l'âme, est la crainte du Seigneur. Car il est dit : «Par la crainte du Seigneur, tous se détournent du mal» (Pro 15,27). Et encore : «Rien ne manque à ceux qui le craignent» (Ps 34,10). Et aussi : «La crainte du Seigneur est pure, elle subsiste à jamais» (Ps 19,10). De plus, chaque partie de l'âme a son propre remède. Mes paroles deviendront plus claires si nous prêtons attention à leurs erreurs et aux causes profondes de telles impulsions. Par exemple, vous vous mettez en colère contre votre frère, vous le frappez ou vous le calomniez (et ce sont là des maladies de la faculté irritable), parce que vous subissez le déshonneur ou une perte de sa part. Comment, alors, après vous être débarrassé d'une telle infection, pouvez-vous vous libérer de la fièvre de la colère ? Écoutez ce commandement guérisseur, prononcé pour nous par le seul Médecin des âmes : «Apprenez de moi, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour vos âmes, car mon joug est facile à porter et mon fardeau léger» (Mt 11,29).

C7. Avez-vous été insulté au plus haut point ? Avez-vous subi le plus grand mal ? Apprenez à supporter la perte et le déshonneur avec douceur et patience, apprenez à vous humilier face à l'insulte, à rester humble lorsqu'on vous arrache quelque chose, et à ne pas vous emporter facilement. N'apprenez pas de Moïse et de David, nos compagnons de service, que l'Écriture appelle les plus doux et les plus humbles, mais du Maître, le Christ lui-même. Lui, le Seigneur de Gloire (I Cor 2,8) et le Dieu Très-Haut (Rom 9,5), fut victime de calomnies, comparut devant un tribunal inique, subit une condamnation injuste, fut flagellé, insulté, roué de coups, couronné d'épines, crucifié, mis au nombre des malfaiteurs, forcé à boire du vinaigre et plongé dans le fiel. Qui peut raconter ce que le Christ, le Maître, a enduré de la part de ses serviteurs, le Bienfaiteur de la part de ceux qui ont bénéficié de ses services, le Créateur de la part de créatures ingrates ? Et il a enduré tout cela avec magnanimité; dans la souffrance, il ne menaça pas; injurié, il

ne répondit pas à l'injure (I P 2,23); il ne contesta pas; il ne cria pas, et personne n'entendit sa voix dans les rues (Mt 12,19).

C8. Mais toi, ayant subi un affront insignifiant de la part d'un compagnon de service, ou ayant entendu des injures, tu t'enflammes comme un chêne ardent, comme un sanglier sortant de la forêt (Ps 79,13), et tu te jettes aussitôt sur l'offenseur, cherchant à infliger ou même à subir un grand mal. Tes yeux crachent du feu, ta bouche écume, un grognement furieux s'échappe de tes narines, et ta langue déverse un flot d'injures. Tu deviens ridicule, essayant de guérir l'insulte par l'insulte, comme si tu nettoyait la saleté par la saleté. Mais as-tu subi de la part de celui qui t'a offensé quoi que ce soit de comparable à ce que tu t'es infligé à toi-même, te transformant volontairement en une nature bestiale et pervertissant la noblesse de l'image de Dieu ? Ou bien as-tu subi le même mal que tu t'es infligé à toi-même, ayant perdu la ressemblance du Dieu miséricordieux ? Car celui qui t'a déshonoré n'a rien ôté à ton honneur intrinsèque. Soit le reproche est faux, auquel cas, qu'importe ? Que ce bruit vide soit emporté par le vent ; et voilà, il n'est plus. Ou bien il est justifié, auquel cas blâmez-vous d'avoir fait quelque chose de répréhensible. Ainsi, si vous n'aviez rien fait de mal auparavant, la parole, qui n'est que l'ombre de l'acte, ne serait pas apparue. Mais maintenant que l'acte a été commis, vous agissez injustement, car non seulement vous donnez lieu à l'insulte, mais vous vous comportez aussi grossièrement, en entendant des médisances à votre sujet.

C9. Apprenons toutefois du Christ à supporter avec douceur même ce qui nous arrive contre notre gré et à nous humilier fermement, trouvant dans cette paix la sérénité de notre âme. Une personne humble, même si elle souffre d'une épreuve, ne s'irrite pas et, par conséquent, ne bouillonne pas de colère, ne nourrit pas d'inimitié, ne s'inquiète pas, ne s'agite pas en pensant à la vengeance, mais conserve plutôt la douceur d'esprit et un profond silence intérieur, que le Sauveur a appelé la paix de l'âme (Mt 11,29). Ainsi, Moïse et David, d'une grande douceur et d'une grande modestie, savaient garder leur calme. Lorsque Moïse entendit Miriam lui reprocher d'avoir pris une Éthiopienne pour épouse, il ne se mit nullement en colère contre la prophétesse et, de plus, pria pour elle lorsqu'elle fut frappée de lèpre à cause de cela (Nom 12,10-13); David, quant à lui, déclara : «Qu'il me maudisse !» (II Sam 16,11). Moïse et David n'étaient pas les seuls à faire preuve d'une telle magnanimité envers les coupables, tandis que le reste de l'ordre sacré persécutait les délinquants et se vengeait de ceux qui les avaient offensés. Tous, cependant, se montraient modestes et indulgents face aux injustices subies.

C10. C'est pourquoi, lorsque ses frères le supplièrent de leur pardonner, Joseph leur accorda volontiers son pardon et leur dit : «N'ayez pas peur, car je suis à Dieu. Vous avez médité le mal contre moi, mais Dieu a médité le bien pour moi.» (Gen 50,19-20). Seuls ceux qui nourrissent de la rancune nourrissent colère et inimitié, mais le chemin de ceux qui se souviennent du mal, c'est la mort (Pro 12,28). C'est pourquoi Caïn commet un fratricide, et Ésaü dit : «Que viennent les jours de deuil de mon père, afin que je tue mon frère Jacob» (Gen 27,41) – et ce, par colère envers ses demi-frères, car eux, les aînés, avaient été humiliés devant leurs cadets. Quant à la tragédie de Joseph, bien qu'elle ne se soit pas réalisée, que la robe éclatante de l'homme vertueux n'ait pas été tachée du sang des vertueux, et que le visage fraternel n'ait pas déchiré Joseph comme une bête féroce, puisqu'il était destiné à entreprendre la migration d'Israël vers l'Égypte, cela ne justifiait

évidemment pas le mal commis et ne donnait aucun prétexte à la vengeance pour se cacher derrière des préjugés. Quoi qu'il en soit, les frères pervers n'hésitèrent pas à faire du mal à celui qui ne leur avait rien fait, tandis qu'une personne consciencieuse non seulement ne se venge pas des malfaiteurs, mais leur vient parfois en aide.

C11. Car il est dans la nature des bêtes de venger les insultes, de sorte que les léopards, les ours et les sangliers bondissent des fourrés sur les chasseurs, et que la vipère, lorsqu'on la marche sur ses pieds, riposte aussitôt par un grand mal. Il arrive aussi qu'un mulet, un chien ou un bœuf se venge d'une insulte imaginaire. Ainsi, la vindicte est une qualité bestiale et animale ! Pendant ce temps, certaines bêtes et certains oiseaux, même insultés, ne souhaitent pas se venger, comme par exemple la colombe ou le mouton. La colombe dont les petits sont enlevés ne se venge pas en s'enfuyant, malgré ses magnifiques ailes, ailes que le prophète désirait également posséder pour échapper aux agresseurs (Ps 54,7-8). Oubliant le mal, elle demeure dans la maison, élève à nouveau ses petits et supporte patiemment l'insulte. La brebis, confrontée à la même épreuve, privée de son bergerie et de son lait, ne s'en trouve nullement troublée. C'est pourquoi le Christ dit tantôt : «Soyez prudents comme des serpents, et simples comme des colombes» (Mt 10,16), tantôt : «comme un agneau qu'on mène à l'abattoir» (Is 53,7). Ainsi, nous apprenons la douceur et l'humilité non seulement de ses paroles : «Apprenez de moi, car je suis doux et humble de cœur», mais aussi du fait que, souffrant, il a suivi ceux qui le traînaient à la mort avec une douceur plus grande que celle d'un agneau.

C12. Mais peut-être dira-t-on que nous sommes appelés à imiter non seulement la simplicité de la colombe, mais aussi la sagesse du serpent ? Le serpent mord le talon (Genèse 3,15), guette son adversaire sur le chemin et se venge cruellement. Devrions-nous donc imiter le serpent décrit dans ce passage de l'Écriture : «Qu'il y ait un serpent sur le chemin, assis à la croisée des chemins, qui morde le talon du cheval; et le cavalier chancelle à la renverse» (Gen 49,17-18) ? Mais que quiconque cite ce passage comprenne bien que de tels actes ne relèvent pas de l'intelligence, mais de la ruse du serpent. Ruse et intelligence sont aussi éloignées que la malice et la vertu : cette dernière, consciente de son propre intérêt, ne nuit à rien, tandis que la première est prête à nuire à tout ce qui lui tombe sous la main. Et nous devons imiter non pas la ruse du serpent, mais la sagesse qui lui permet de préserver sa tête plus que le reste de son corps et de retarder la vieillesse en écorchant sa peau. De même, nous ne devons pas imiter la folie des brebis, mais leur douceur et leur humilité, leur simplicité semblable à celle d'une colombe, et non leur folie, comme il est dit : «Éphraïm était comme une colombe folle, sans cœur» (Osée 7,11).

C13. Ne succombons donc pas à la tromperie du Malin, qui est ténèbres et se déguise en lumière, et qui, se cachant derrière un discours raisonnable, nous persuade de considérer la simplicité et la douceur comme des folies et des viles choses, et la vengeance et la détermination comme des actes courageux et nobles. Car j'ai entendu certains qualifier d'insensibilité le grand pardon de la malice, de stupidité aveugle la bonne conduite, de lâcheté la révérence et d'irritabilité d'autoritarisme ; ils ont qualifié de faiblesse la douceur et de juste réaction la vengeance malveillante, surtout lorsqu'on rend le tort au double ou au quadruple. Alors je soupirai, voyant comment la gloire de la vie de l'Évangile était

dénigrée, tandis que les vices de la méchanceté qui s'y oppose étaient loués, et je pleurai pour ceux qui sont si pervers, qui prennent la lumière pour les ténèbres et les ténèbres pour la lumière, l'amer pour le doux et le doux pour l'amer (Is 5,20). Car tels sont les signes d'une disposition malade, qui, comme on l'a dit, s'accompagne d'une incompréhension de sa propre affliction. Et comment de telles personnes peuvent-elles revenir à un état bon, qu'elles non seulement ne valorisent pas, mais condamnent presque cruellement ?

C14. Insensé, appelles-tu la sincérité folie, la douceur faiblesse, la vindicte courage et l'irascibilité force d'âme ? Où places-tu la parole de Salomon : «Celui qui est sage dans la réprimande est hardi de cœur» (Pro 21,4) ? À votre avis, quand même le noble David a-t-il surpassé son propre courage ? Lorsqu'il terrassa Goliath et les armées étrangères, ou lorsqu'il endura avec magnanimité les mauvais traitements de Shimeï et supporta l'oppression de Saül sans nourrir de rancune ? Qu'admirez-vous le plus chez Moïse : sa capacité à accomplir des miracles ou sa douceur ? Préférez-vous peut-être Ésaü à Israël, condamnant ce dernier comme un naïf casanier (Gen 25,27) et admirant l'envie excessive du premier ? Mais Dieu n'agit pas ainsi. Vous le surpassez sans doute en sagesse et discernez mieux le juste du méchant : avant même leur naissance, il dit à leur sujet : «J'ai aimé Jacob, mais j'ai haï Ésaü» (Mal 1,2-3; Rom 9,13). Et parmi les hauts faits de David, lequel mérite le plus la mémoire de Dieu : son courage, sa justice, son onction royale, son don prophétique, ou plutôt sa douceur et son pardon des offenses ? Souviens-toi, Seigneur, de David et de toute sa douceur (Ps 132,1). Et parmi les actes du Dieu-Homme Jésus, lequel est le plus digne de Dieu : accepter le service de milliers et de dizaines de milliers d'anges, ou non seulement s'abstenir d'envoyer leurs légions contre les méchants pour venger l'insulte et le déshonneur du Maître (Mt 26,53), mais aussi empêcher Pierre, qui tira son épée par pure vengeance ? Aussi, j'honore Étienne, véritablement comme une couronne d'or et orné de pierres précieuses pour le Christ (Ac 7,59), comme le premier à s'engager sur le chemin du martyre, mais je le loue tout particulièrement pour sa prière pour ceux qui le lapidaient. Car il nourrissait si peu de rancune envers ceux qui l'avaient lapidé qu'il les considérait comme des bienfaiteurs, et il récompensa les meurtriers impies en priant pour eux, revêtant une robe de pierre comme s'il s'agissait d'un vêtement sacré et offrant son propre sang à la divinité en guise d'apaisement.

C15. Telle est la grandeur de la rigueur de l'Évangile, telles sont les leçons de la sagesse chrétienne ! Par elles, le Christ a conquis le monde (Jn 16,33). Ce ne sont pas tant les cieux qui proclament la gloire de Dieu (Ps 19,2) que son humilité sur terre et sa patience dans la souffrance. Puisque le Christ est notre seul Maître et le seul Médecin des âmes, ayons une confiance absolue en lui et apprenons de lui la douceur. Car il a goûté le fiel du déshonneur et le vinaigre du reproche, afin que, comme les sages médecins, il puisse nous convaincre par son propre exemple de ne pas rejeter le reproche avec haine, mais de l'accepter sans crainte et, comme le dit Job, de boire la honte comme une boisson (Job 15,16).

C16. C'est ainsi que nous pouvons éviter la colère et ses conséquences destructrices, ou les guérir si nous utilisons les remèdes du Christ – l'humilité et la douceur – et, de plus, tempérer notre irritation par la bonté et la miséricorde envers nos frères. Mais comment échapper à l'emprise de la luxure, dont la fornication est la manifestation la plus puissante ? La fornication, ce terrible esclavage de la chair,

s'est dressée contre le roi David, prophète et chaste, lui qui était pourtant le plus inébranlable dans sa bonté et le plus sûr de ses richesses, «qu'il ne sera jamais ébranlé» (Ps 29,7) ? Mais lui aussi a admiré les paupières (Pro 6,25), a contemplé avec plaisir la femme d'autrui, et aussitôt – malheur à lui ! – il a succombé à la fornication et au meurtre. Le grand David, qui terrassa le lion et l'ours (I Sam 17,36), qui terrassa Goliath, ne put se contenter de contempler la beauté d'autrui. Aussitôt transpercé par la flèche de l'amour, il fut captivé par la fornication, et à la fornication il ajouta le meurtre. Et qui, parmi ceux qui, comme nous, foulent la terre, ne tremblera pas en songeant aux souffrances du prophète, et ne criera pas vers Dieu dans la prière : «Détourne mes yeux de la vanité» (Ps 119,37) ? Car la beauté physique, capricieuse et instable, qui disparaît plus vite que les jardins d'Adonis, est elle aussi vanité, car elle se fane sous l'effet de la maladie et s'efface avec le temps.

C17. La fornication est un poursuivant cruel et rapide. Elle a renversé le noble David, vaincu le sage Salomon et enchaîné le courageux Samson, le privant de la force que contenait sa chevelure. Ayant rendu les fils de Dieu charnels, elle les a privés de l'Esprit divin et a contraint l'armée de Dieu à se soumettre aux Madianites. Car avant cela, Og et Sion, les puissants rois, n'avaient pu subsister ; ils avaient été mis en fuite par des femmes prodigues. À cause de la fornication, la tribu de Benjamin fut attaquée par les autres et entièrement exterminée. Et le plus terrible de tout, c'est que la fornication fait des membres du Christ les membres d'une prostituée (I Cor 6,15), et quiconque, par la fornication, détruit le temple de Dieu est lui-même passible de châtement (I Cor 3,17) et livré à Satan pour la destruction de sa chair (I Cor 5,5). C'est pourquoi Paul conseille d'éviter la fornication (I Cor 6,18) et de rechercher la sainteté, sans laquelle nul ne verra le Seigneur (Héb 12,14).

C18. Comment donc éviter la fornication ? Je crois qu'il n'est pas difficile pour quiconque a ou aura une épouse d'éviter ce mal, pourvu qu'il soit disposé à écouter la sagesse des paraboles. Celles-ci conseillent de se réjouir avec la femme de sa jeunesse et de demeurer auprès d'elle (Pro 5,18-19), de ne pas se laisser séduire par les étreintes d'inconnus (Pro 5,20), de boire l'eau de ses propres récipients et de ses propres puits (Pro 5,15), et de ne pas goûter au pain caché ni à l'eau douce du vol (Pro 9,17). Car le miel coule des lèvres de la prostituée, qui un temps délice ton palais ; mais à la fin, tu n'y trouveras que l'amertume du fiel (Pro 5,3-4).

C19. Il existe cependant aussi des commandements généraux pour les célibataires et les personnes mariées. Le premier de ces commandements est d'éviter, si possible, de regarder les femmes d'autrui – du moins pas avec curiosité ni, comme le dit le Sauveur, avec convoitise (Mt 5,28). Car de la contemplation (ὀπάω) naît l'amour (ἐρᾶω), qui ne diffère de l'amour que par une seule lettre, de sorte que les sages produisent l'amour (ἔρωτα) par la contemplation (ὀπάω). Que personne ne méprise ce commandement comme étant insignifiant, de peur de révéler son ignorance de la nature des choses. Pour ceux qui ont une vision superficielle, la contemplation peut sembler insignifiante et ne mérite pas d'attention, alors qu'en réalité, elle est d'une importance capitale, puisqu'elle est à l'origine et la cause première de tant de grands maux. Après tout, d'autres objets familiers, qui ont le pouvoir de générer quelque chose de nouveau, paraissent-ils petits, mais possèdent-ils un grand pouvoir ? Ne voyez-vous pas combien un noyau d'olive ou

de datte, ou une graine de moutarde, est petit, et quel genre d'arbres ils deviennent ? Ignorez-vous qu'un tout petit grain se transforme en un immense figuier ? Et à quoi ressemble la piqûre d'une abeille ou d'un scorpion ? Mais s'ils vous piquent, vous connaîtrez la douleur. De même, les regards indiscrets, bien qu'apparemment insignifiants, blessent l'âme par amour et nourrissent le grand mal de la convoitise. La convoitise, après avoir conçu, enfante le péché qui, parvenu à maturité, devient la cause de la mort.

C20. Songez aux blessures qu'une épine peut infliger à tant d'hommes ! Le péché lui est semblable, car il est, pour ainsi dire, le semeur d'épines, d'où elles jaillissent. Et peut-être est-ce précisément un regard passionné que David a appelé l'épine qui l'a transpercé, et il est retourné à la passion (Ps 32,4). Car si l'aiguillon de la convoitise, causé par un regard curieux, a transpercé David, comment s'est-il tourné vers une souffrance prodigue et a-t-il abandonné le bien s'efforcer d'avancer (Phil 3,13) ? Est-il utile de mentionner comment le visage de la noble et chaste Judith a trompé le barbare Holopherne, ou plutôt, comment sa sandale a volé son regard, et sa beauté a captivé son âme, et que c'est pourquoi l'épée a transpercé son cou (Judith 16,9) ? Car ce n'est pas tant par quoi que par les yeux que l'attraction pénètre l'âme. Une image passionnée, une fois aperçue, ne s'efface pas facilement; elle imprègne le regard et se niche au plus profond de l'âme, où son contour, gravé dans la mémoire, s'attarde dans l'imagination et agite l'âme jusqu'à supplanter les bonnes pensées et entraîner au péché. Le Sauveur n'a-t-il pas qualifié d'abomination de la désolation la vile statue de l'enfant prodigue, dressée dans un lieu saint, un esprit chaste, accessible à Dieu uniquement par sa bonté ? Car elle symbolise l'absence de pensées saintes et la captivité finale de l'âme.

C21. Si vous ne comprenez toujours pas la vérité de ces paroles, voici, j'ouvrirai vos yeux, et vous comprendrez les merveilles de la loi divine (Ps 119,18). Car non seulement le Christ, le meilleur des médecins des âmes, a donné comme commandement protecteur de ne pas regarder une femme avec convoitise (Mt 5,28), mais la sagesse de Salomon établit également cette même loi, disant : «Que la convoitise de la beauté ne te submerge pas, que tes yeux ne s'attardent pas sur elle, et que tes paupières ne soient pas admiratives» (Pr 6, 25). Et Siracide : «Ô Seigneur, Père et Maître de ma vie, ne m'abandonne pas dans leurs conseils; éloigne de moi l'orgueil des yeux; que les désirs du ventre et la fornication ne m'encerclent pas» (Sir 23,1; 4-5). Et encore Salomon : «Pars, ne t'attarde pas auprès d'elle, et ne la regarde pas; car ainsi tu traverseras des eaux étrangères» (Pr 9,18). Et que dire du noble Job, qui vécut avant et au-dessus de la loi, qui accomplit l'Évangile du Christ avant même son avènement ? Il dit : «J'ai fait alliance avec mes yeux : je ne regarderai pas une vierge» (Job 31,1). Ô âme noble et ferme, ni insolente dans la prospérité, ni découragée par les tentations ! Ce diamant ne fut pas enflammé par l'attrait de la femme d'autrui dans la prospérité, ni séduit par les mauvais conseils de sa propre femme dans l'adversité. Mais il demeura inébranlable face aux épreuves de la vie, ni orgueilleux dans la prospérité, ni abattu dans le chagrin, accueillant les miséricordes de Dieu avec gratitude et chasteté, et les épreuves qu'il envoie avec une gratitude non moindre, tel un guerrier à deux mains qui manie l'arme de la main droite et de la main gauche (II Cor 6,7). Si David avait fait une telle alliance avec ses yeux, il n'aurait

pas vu Bethsabée, et s'il ne l'avait pas vue, il n'aurait pas fait de tort à Urie, le privant non seulement de sa femme, mais aussi de la vie.

C22. Ainsi, si vous aussi vous évitez la fornication, préservez-vous de la convoitise. Et préservez-vous de la convoitise, faites alliance avec vos yeux de ne pas contempler la beauté d'autrui. Fermez les fenêtres de vos yeux, de peur que la mort n'y entre (Jér 9,21). Puis scellez-vous du sang divin, et ainsi vous éviterez le plaisir pernicieux de la vue. Si la raison interdit à ce point de regarder les femmes, car cela attise la convoitise, il est clair que les conversations ou tout autre contact avec les femmes sont encore moins permis, sauf en cas d'absolue nécessité. Car la voix d'une femme affaiblit la chasteté de l'esprit, séduisant par la douceur de ses paroles, enchantant peu à peu et entraînant dans le plaisir.

C23. Voici, comme je l'ai dit, le premier et le plus simple moyen d'éviter la fornication : éviter les regards indiscrets et les conversations inopportunes avec les femmes. Un autre est d'éviter de se gaver et d'attiser les désirs, de ne pas se livrer à une insolence incontrôlable par la gourmandise, ni d'alimenter la sensualité par l'ivresse, car le vin a un pouvoir puissant d'attiser les flammes de la fornication. C'est pourquoi Paul dit : «Ne vous enivrez pas de vin, car cela conduit à la débauche» (Éph 5,18), établissant un lien entre débauche et vin. Et ailleurs, il dit : «Ne vous livrez ni aux excès de table, ni à l'ivrognerie, ni à la débauche» (Rom 13,13), plaçant ainsi la sensualité et la débauche au même rang que les excès de table et l'ivrognerie, comme des vices interdépendants. L'Écriture, voulant démontrer le lien de parenté entre la débauche et le vin, car la débauche est le fruit de l'ivresse, ne se contente pas d'évoquer les relations sexuelles de Lot, ivre, avec ses propres filles (Gen 19,33), mais souligne également l'exhibitionnisme du premier vigneron, illustrant ainsi la honte comme conséquence de l'abus de vin. À l'inverse, l'abstinence de nourriture et de boisson contribue non seulement à de nombreuses autres grandes bénédictions, mais aussi à la plus grande et la plus belle réalisation de la chasteté.

C24. C'est ainsi que la convoitise et la colère, les aspects passionnés de l'âme, peuvent être guéries, ou du moins maintenues dans un état sain. L'oubli et l'ignorance, les souffrances de la partie rationnelle de l'âme, ne sont guéris que par la lecture des Saintes Écritures. Car elles rappellent même à celui qui a oublié ce qu'il doit faire et instruisent celui qui n'a encore rien appris. C'est pourquoi le Christ nous exhorte à sonder les Écritures (Jn 5,39), et Paul nous enjoint de nous consacrer à leur lecture (I Tim 4,3). Car y a-t-il un bien qui ne puisse être tiré des Saintes Écritures, comme d'un trésor inestimable ? Ou bien les yeux spirituels de quiconque sont-ils si aveugles qu'ils ne désirent pas discerner, à la lumière divine des Écritures, ce qu'ils doivent faire, ni s'y refléter comme dans un miroir ? Il est dit : «Ta loi est une lampe à mes pieds, une lumière sur mes sentiers» (Ps 119,105). Car il n'est point de vertu dont les Écritures ne nous offrent un modèle, nous guidant vers l'imitation, ni de vice dont elles ne nous dissuadent, montrant le châtement subi par ceux qui s'en sont rendus coupables.

C25. Notre exposé a clairement et aussi brièvement que possible indiqué avec quelle attention chaque aspect de l'âme doit être observé, et quels remèdes doivent être appliqués à chacun; que chacun en juge donc par lui-même. Quiconque est conscient de la folie de la colère doit apaiser la fureur de l'irritation par l'humilité, la douceur et la bienveillance. Quiconque est coupable de convoitise débridée doit chasser l'esprit de fornication en le flagellant par le jeûne et la prière,

car c'est seulement par la prière et le jeûne (Mt 17,21) que ce démon est chassé. Quiconque souffre de la faiblesse de l'oubli ou de la stupeur de l'ignorance doit se débarrasser de son ignorance en ravivant le feu des enseignements sacrés et en s'illuminant de la lumière de la connaissance. Cependant, tous doivent aimer le repentir et purifier leur âme, car nul ne sera purifié de la souillure, même s'il ne vit qu'un seul jour sur terre (Job 14,4-5).

C26. C'est maintenant le temps favorable (II Cor 6,2) au repentir. Si nous ne sommes pas maintenant sensibles à la rigueur du repentir, si maintenant, alors que la liberté face aux vaines poursuites nous aide et que le jeûne nous y encourage, nous ne versons pas de larmes, alors quand le serons-nous à nouveau ? Même si nous avons passé une année entière à bavarder inutilement, pourquoi ne pas consacrer ces quelques jours au soin de notre âme ? Pourquoi répartir injustement entre l'âme et le corps ce qui leur est dû ? Pourquoi tout donner au corps et laisser l'âme démunie ? Divisons les jours de l'année et donnons une part aux sept et huit (Ec 11,2), plus de trois cents à la vie présente et transitoire, et quarante à la vie future et éternelle. Une telle répartition est inégale et, sous cette forme, injuste, car il faudrait consacrer davantage à la vie future et moins au présent. Mais puisque le pire l'emporte généralement, ne privons pas l'âme au moins de ces quelques jours. Nous nous contentons des jours qui passent; vivons aussi pleinement les jours éternels. Ils sont passés, comme une ombre (Rom 13,13) se fond dans le repos (Héb 4,3).

Profitons de ces jours de salut ! Ils sont courts, ils passent vite. Après tout, le temps s'écoule rapidement, comme on dit, tel un ruisseau ou une balle sur une pente, et une fraction de ce temps, bien sûr, encore plus vite. Si un prophète a qualifié tous les jours de notre année de «petits et mauvais» (Gen 47,9), et un autre d'«ombres» (Ps 144,4) et d'«étendues» (Ps 39,6), alors nous devons considérer combien d'un dixième d'entre eux constitue l'année et combien de temps ils seront à notre disposition, de peur de gaspiller en vain même ces jours que Dieu a sanctifiés pour le jeûne et qu'il accepte comme prémices, afin que le cycle entier de l'année soit sanctifié, recevant la bénédiction de cette portion. Combien de fois par an nourrissons-nous notre corps à satiété ? Combien de fois le lavons-nous avec du savon et en prenant un bain ? Combien de fois le Sauveur s'est-il affligé de nos rires et de nos plaisirs ! Qu'il bénisse enfin ceux qui, volontairement, ont faim et pleurent. Car il pleure sur ceux qui rient et sont rassasiés (Luc 6,25), mais il déclare bienheureux ceux qui pleurent et ont faim (Mt 5,4-6). Les pleurs et les larmes sont l'unique et ultime purification de l'âme. C'est la source ultime qui nous reste après la première, c'est-à-dire le saint baptême; et son image, me semble-t-il, est la cuve que Moïse fit de miroirs (Ex 38,8)...

(...) D1. [Quand vous vous asseyez à la table] d'un puissant, comprenez avec sagesse ce qui vous est présenté, sachant que c'est à vous de préparer de telles choses (Pro 23,1-2). Mais qui est ce Puissant à la table duquel nous nous asseyons, sinon le Christ, le Roi de tous, le bienheureux et seul Puissant ? Et qu'est-ce que Sa table, sinon les bénédictions qu'Il nous offre ? Car voyez comment Il a tout préparé pour le banquet universel : Il a étendu la terre comme une table fertile et l'a remplie de toutes sortes de biens : le pain qui fortifie le cœur, le vin qui l'enchanté, toutes sortes de mets, toutes sortes de délices; Il a étendu le ciel comme une chambre nuptiale, élevant le soleil et la lune très haut, les y

plaçant comme des lampes communes; Il a aussi institué les saisons de la moisson et des vendanges, et établi le cycle annuel, afin que tout ce qui est nécessaire au festin soit abondant et ininterrompu. Et au-delà du nécessaire, il prit soin d'offrir ce qui ravirait les convives : des arbres ombragés et une douce brise, des prairies et des bosquets, de magnifiques fleurs et le chant mélodieux de toutes sortes d'oiseaux.

D2. En préparant pour nous un festin si magnifique, le Christ accueille chacun avec hospitalité, mais il attend aussi de nous une offrande en retour. Quelle est cette offrande ? Une action de grâce pour les bienfaits reçus ? Une offrande de fruits, une sollicitude envers les pauvres. C'est pourquoi Moïse dit : «Lorsque vous mangerez, boirez et serez rassasiés, prenez garde de ne pas oublier l'Éternel, votre Dieu» (Dt 6,11-12) ; Salomon, quant à lui, nous exhorte à préparer de telles choses, disant : «Comprends avec sagesse ce qui t'est proposé, et ensuite accepte-le» (Pro 23,1-2). Mais ne comprenons pas ce qui nous est présenté uniquement d'un point de vue sensuel, de peur que, par impolitesse, nous ne désobéissions à la loi de Salomon concernant le festin. Mais, tendant la main vers un but plus élevé, réfléchissons spirituellement à ce qui nous est offert à la table du Christ : car le Christ nous nourrit d'une nourriture raisonnable et divine lorsque nous prenons part au vrai pain, c'est-à-dire sa chair, et buvons le vin de la vraie vigne, c'est-à-dire son sang. Assurément, nous aussi devons offrir à celui qui nous reçoit un festin en retour, correspondant à ce que nous avons reçu, ayant préparé en retour un repas pour celui qui partage avec nous sa Parole.

D3. Ouvrons donc les portes de la justice au Christ, qui se tient à la porte, car il est un Dieu proche (Jér 23,23). Et, nous souvenant constamment de lui, laissons-le demeurer en nos âmes, car il a promis d'y demeurer et d'y marcher (II Cor 6,16). Accueillons-le par l'abstinence, le jeûne, la prière, l'humilité, la chasteté, la douceur, la pureté corporelle et l'amour parfait. Ce sont là les offrandes que le Christ désire, car sa nourriture est l'accomplissement des désirs des humbles, c'est-à-dire notre salut. Offrons-lui, lui qui a soif de notre conversion, une libation du vin de notre contrition et apportons une coupe remplie de larmes : rien ne lui plaît plus que la boisson du deuil versée à terre par le pénitent. Préparons un tel festin pour le Christ, transformons le temps du Carême en la fête du Seigneur, afin que Lui, rendant grâce pour grâce, puisse à son tour accueillir chacun et partager la Pâque avec nous.

D4. Puisque les jours lumineux du Carême sont arrivés, jeûnons ainsi, pleurant la nuit (Lam 1,2), lavant les œuvres des ténèbres (Rom 13,12), que ces larmes coulent sur nos joues (Lam 1,2), selon les paroles de Jérémie, ce champion du deuil, afin que, comme la merveilleuse Marie ait répandu la myrrhe sur le Sauveur avant sa Passion, nous aussi, nous l'oignons de nos larmes. Car ces larmes sont comme des ornements funéraires, si seulement nous, à l'instar de celle qui, après avoir brisé un vase de myrrhe pure et précieuse, l'a répandu sur la tête du Maître (Jn 12,3), nous-mêmes, nous frappons nos cœurs de douleur pour Dieu ou nous frappons la poitrine, et, ayant ainsi fait jaillir les larmes, les laissons couler de nos yeux pour l'amour du Christ. Oui, alors nous deviendrons le parfum du Christ, délivrés du péché abominable et des œuvres mortes, purifiés de corps et d'esprit, comme Dieu le Père l'a dit de nous avec joie : «Voici, le parfum des vêtements de mes fils est comme le parfum d'un champ chargé de fruits, que l'Éternel a béni» (Gen 27,27). À lui soit la gloire éternellement. Amen.